

APTAR

CYCLE CORNEILLE

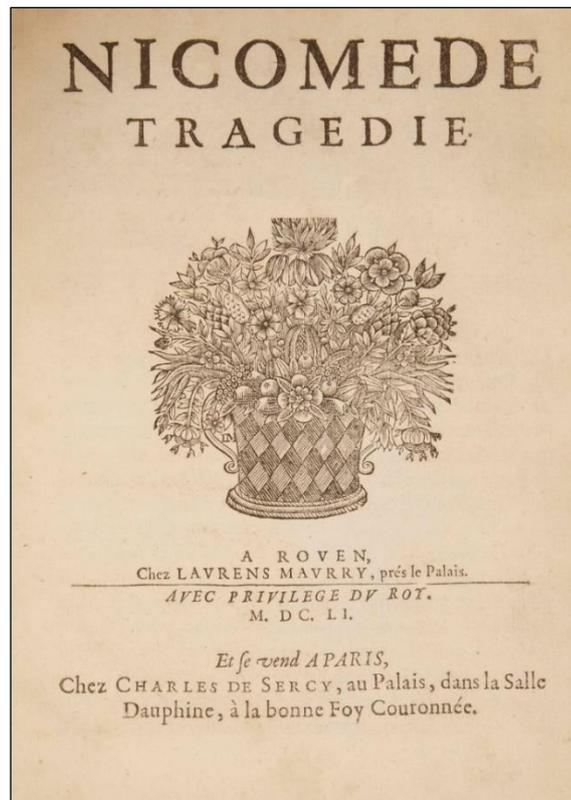


NICOMÈDE

Samedi 27 avril 2024

10h – 12h30

IN MEMORIAM GEORGES FORESTIER



Invités du cercle de lecture : Brigitte JAQUES, metteuse en scène
François REGNAULT, dramaturge
Liliane PICCIOLA, Pdt du Mouvement Corneille
Myriam DUFOUR-MAITRE, Mouvement Corneille.
Marie NDIAYE, écrivain, dramaturge.

Dossier préparé par Françoise GOMEZ, pdte de l'Académie Populaire du Théâtre et des Arts du Récit (APTAR).

Texte repris à la version établie pas Paul Fièvre, juillet 2014
pour le site <http://theatre-classique.fr>

Site de référence : [Mouvement Corneille](http://www.mouvementcorneille.com).

Pierre Corneille

Né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris le 1er octobre 1684

Œuvres de Pierre Corneille :

1629-30 *Mélite ou les fausses lettres*, comédie, donnée à Paris

1630-31 (?) *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, tragi-comédie

1631-32 (?) *La Veuve ou le Traître trahi*, comédie

1632-33 *La Galerie du Palais ou l'Amie rivale*, comédie, et peut-être *La Suivante*, comédie

1633-34 *La Place Royale ou l'Amoureux extravagant*, comédie

1634-35 (date indéterminée) *L'Illusion comique*, comédie

Janvier 1637 *Le Cid*, tragi-comédie

1640 *Horace*

1641 *Cinna ou la Clémence d'Auguste*

1642 *Polyeucte*

1643 *La Mort de Pompée*

1644 *Le menteur*

1644 *Rodogune*

1645 *La Suite du menteur*

1646 *Théodore*

1647 *Héraclius*

1649 *Don Sanche d'Aragon*

1650 *Andromède*

1651 *Nicomède*

1651 *Pertharite*

1659 *Œdipe*

1660 *La Toison d'or*

1662 *Sertorius*

1663 *Sophonisbe*

Cercle à venir

1664 *Othon*

1666 *Agésilas*

1667 *Attila*

1670 *Tite et Bérénice*

(Cercle au Théâtre de la Ville le 15 mars 2024)

1672 *Pulchérie*

1674 *Suréna*

Cercle à venir

Memento

Pour les débuts de sa troupe au Louvre en octobre 1658, Molière choisit *Nicomède*.

Présentation de la pièce pour Radio France par Brigitte JAQUES

À l'occasion de la mise en scène de 2008 créée à La Tempête.
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/fictions-theatre-et-cie/nicomede-de-corneille-2748898>

Avec :

Bertrand Suarez-Pazos (Nicomède)
Sophie Daull (Arsinoé)
Pierre-Stéfan Montagnier (Prusias)
Raphaèle Bouchard (Laodice)
Thibault Perrenoud (Attale)
Pascal Bekkar (Flaminius)
Marc Siemiatycki (Araspe)
Agnès Proust (Cléone)

En 2008 Brigitte Jaques-Wajeman et la Cie Pandora qu'elle dirige (avec François Regnault) présentent *Nicomède* de Corneille au Théâtre de la Tempête, à la Comédie de Reims puis en tournée. En mars dernier, accompagnée du réalisateur Jean Couturier, Brigitte Jaques enregistre la pièce dans un studio de Radio France, avec la même distribution que lors de sa création au théâtre.

France Culture poursuit ainsi une collaboration régulière avec ce metteur en scène qui mène une recherche originale et approfondie à travers les oeuvres de Pierre Corneille. Dans le cadre de l'émission Théâtre et Cie, ont déjà été enregistrées et diffusées les pièces *La place Royale* (3 décembre 2006) et *Suréna* (11 mars 2007). Aujourd'hui, c'est avec *Nicomède* que Brigitte Jaques achève le cycle qu'elle a consacré à « Corneille colonial » en montant auparavant quatre autres tragédies qui traitent de Rome et des colonies qu'elle soumet, administre ou exploite : *La Mort de Pompée*, *Sophonisbe*, *Sertorius* et *Suréna*.

L'intrigue Le prince Nicomède, victorieux à la guerre, est revenu à la Cour de Bythinie sans l'accord de son père, le Roi Prusias. C'est un risque qu'il a pris pour revoir la Princesse Laodice qu'il aime, la fille du Roi d'Arménie, en exil chez Prusias. Nicomède se sait en outre haï de sa belle-mère la Reine Arsinoé, seconde femme de Prusias, qui lui a envoyé l'armée des sbires pour le compromettre et le perdre, et qui soutient contre lui le fils qu'elle a eu de Prusias, Attale. Ce dernier a fait ses études morales et politiques à Rome, et sa mère veut le voir monter sur le trône de son père, et épouser Laodice, dont il est aussi amoureux, avec le soutien des Romains, et notamment celui de l'ambassadeur des Romains Flaminius, qui s'éternise à la cour de Prusias et entend bien se mêler de la politique locale.

Tel est le nœud de cette tragédie, qui met donc aux prises le prince Nicomède, héros dont les victoires ont établi et affermi le trône de son père, qui a pour idéal politique celui de la liberté et de l'indépendance des souverains légitimes, et pour modèle Hannibal, l'ennemi de Rome, avec le parti pro-romain, représenté par Prusias, la Reine Arsinoé, son demi-frère Attale, et bien entendu, l'ambassadeur de Rome. L'opposition des deux partis est accusée du fait qu'Hannibal, qui s'était réfugié en Bithynie, a été livré par la reine à la vindicte des Romains, et s'est empoisonné pour leur échapper.

L'intrigue de ce drame plein de surprises et de retournements, de complots et de séditions, se dénouera de façon heureuse par la déconfiture des collaborateurs de Rome, le triomphe du Prince généreux qui sera délivré des Romains grâce au soutien de son frère Attale, le partage de la Bithynie et des royaumes, conquis ou à conquérir, entre les deux frères, et l'union de Nicomède avec Laodice.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Nicomède

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Défense et illustration d'un projet par Brigitte Jaques.

Dans cette mise en scène, le *Nicomède* de Corneille met cartes sur table. Au milieu, une immense table, autour de laquelle les acteurs s'activent. La tragédie se déploie ainsi en toute clarté, les enjeux sont particulièrement lisibles, les personnages ne peuvent dissimuler longtemps leurs secrets, ils prennent sans cesse à témoin les spectateurs des difficultés dans lesquelles ils sont pris. On a presque envie, sinon d'intervenir, du moins de donner son avis, dans cette histoire de famille qui s'implique constamment avec la Grande Histoire, celle de Rome vue depuis la Bithynie, qui se trouve au sud de la Mer Noire, au nord de l'actuelle Turquie, et où se déploie alors dans toutes ses dimensions un conflit général entre l'Empire romain et l'un de ces pays qui veut résister à sa toute-puissance, et qui y parvient. Cela se situe après la seconde Guerre Punique, après la ruine de Carthage, et la mort d'Hannibal (187 av. J.-C.), au cours du second siècle av. J.-C.

La preuve est faite que cette scénographie (l'espace du jeu), cette dramaturgie (le temps de l'action) peuvent se prêter sans le moindre problème à l'esthétique dite, on ne sait pourquoi, « classique », c'est-à-dire - entendez-le bien - à l'un des styles de théâtre les plus libres et les plus ouverts qui soient. Ce qu'on en dit de sottises à propos de ce théâtre ! Comme il a ses rigueurs internes, comme il ressemble à un bel organisme vivant prêt à se développer sous vos yeux, vous pouvez le transplanter selon bien plus de formes ou de formules que le drame moderne, la pièce psychologique, la comédie bourgeoise, la pièce didactique. En outre, cette pièce-ci les contient tous. Corneille, qui, à chaque nouvelle pièce qu'il écrit, s'invente un univers nouveau et se risque à des audaces nouvelles dans la composition - on l'a déjà à bon droit comparé à Picasso ! - se vante dans ce *Nicomède*, qui est une de ses pièces préférées, de rompre avec un certain style de tragédie dont la fameuse crainte et la célèbre pitié seraient censées être les moteurs. La crainte et la pitié, il les cite dans la pièce pour les tourner en dérision, parce qu'autre chose l'intéresse visiblement : entrer dans les calculs machiavéliques, irresponsables, grotesques, immondes ou dérisoires, de personnages patibulaires à qui le pouvoir est échu, et que doivent supporter les jeunes héros qui se font une idée plus généreuse de la politique, et qu'il souhaite qu'on admire.

Je connais peu de pièces aussi génialement politiques que celle-là ; chaque acte, presque chaque scène apporte son lot nouveau de conflits d'intérêts et de contradictions, jusqu'à un complot de bas étage mené par des sbires sans foi ni loi au service d'une Reine monstrueuse. Or, dans cette espèce d'étrange pièce encore intitulée tragédie, et qui relève plutôt d'un authentique théâtre épique, l'actuelle organisation de l'espace (j'entends : au Théâtre de la Tempête), le réalisme des gestes et des objets, au milieu de cette Cour dont il semble au spectateur qu'il soit l'invité anonyme, l'enjeu mortel du pouvoir, qui conduit pour finir à une émeute et à une révolution, ressort d'autant mieux que l'aspect comique, fort présent dans un grand nombre de tragédies de Corneille, se fait ici constamment jour.

Les habitués de Corneille le savent, puisque des vers comme « Ah ! ne me brouillez pas avec la République ! » sont assez connus. Mais on hésite en général à aller jusqu'où Corneille ose aller, lui qui s'est déjà fait la main, à ses débuts, sur autant de comédies aussi réussies, encombré que l'on est encore par ce qu'on attribue au classicisme français, au Siècle de Louis XIV, à cette peur du ridicule que Voltaire a inculquée à un certain goût français, et, sans doute aussi, à une certaine idée molle et modérée qu'on se fait de la France. Il faut rire à Corneille, comme à Molière, et y être ému comme à Racine, parce que tous deux lui doivent tant ! Il faut enfin prendre toute la mesure d'un théâtre aussi grand que les plus grands, et que seuls les préjugés de ceux qui voient dans leurs années scolaires la source de leurs malheurs rapetissent à leur aune. Et enfin, le vers. Ah, le vers ! Avec de bons principes, objectifs et non improvisés au gré capricieux des ignorants, les acteurs parviennent à les dire avec rigueur et en toute aisance, d'accord sur les règles, comme en musique, de façon à passer, aussitôt les réflexes acquis, à ce qui intéressait seulement Corneille : comment rendre le théâtre aussi complexe que le monde, aussi vibrant que la vie, aussi puissant que les passions, aussi naturel que le grand art.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Nicomède

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

NICOMÈDE

TRAGÉDIE

M. DC LI.

Représentée pour la première fois en février 1651 au Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

AU LECTEUR

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire, aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre, et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'ils ne sauraient arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré, est tirée de Justin, et voici comme il la raconte à la fin de son quatrième livre.

En même temps Prusias roi de Bithinie prit dessein de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils qu'il avait eu d'une autre femme, et qu'il faisait élever à Rome, mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avaient entrepris. Ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel, et faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui avaient préparées et n'eurent pas grande peine à le persuader. Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père qui l'avait appelé près de lui, il fut proclamé roi ; et Prusias, chassé du trône, et délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué par ce fils, et perdit la vie dans un crime aussi grand que celui qu'il avait commis, en donnant les ordres de l'assassiner.

J'ai ôté de la scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné, ni au père, ni au fils, aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même héros, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon usage : j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets, car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

La représentation n'en a point déplu, et comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. **Mon principal but a été de peindre la politique des Romains, au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre**

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Nicomède

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur République en la personne de son ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, et fût-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace.

Et mihi re, non me rebus, submittere conor,

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse, et dans une liberté de cette nature on demeure coupable à moins que d'être fort heureux.

EXAMEN (de 1660)

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai mise sur le théâtre; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci : la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père, qui lui en avait voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi, leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourris à Rome. Cela fait deux effets ; car d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse ; et de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne

de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé.

Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelque-une, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité; et la généreuse reconnaissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin, qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant.

Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avait pris de la diviser, et les instructions qu'il en avait apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avait choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avais fini la pièce sans les faire revenir et m'étais contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du Roi ne lui permettait pas de lui rendre ses obéissances. Cela ne démentait point l'effet historique, puisqu'il laissait sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poèmes, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

ACTEURS

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

Le scène est à Nicomédie.

Ce Prusias est Prusias II, dit le Chasseur, roi de Bithynie de 192 à 149 avant J.-C. (dates approximatives.) Il fut tué par son fils Nicomède II, surnommé par dérision Philopator, qui lui succéda de 149 à 90 avant J.-C. Les historiens ne nomment ni les femmes ni les autres enfants de Prusias; ainsi Arsinoé, Attale sont des noms imaginaires, ainsi que Laodice, Araspe et Cléone. Mais Justin dit en effet que les fils d'une seconde femme de Prusias avaient été élevés à Rome.

L'action se passe peu après la mort d'Annibal (voyez le vers 252) et par conséquent peu après 133 avant Jésus-Christ. Nicomédie : Capitale de la Bithynie, fondée par Nicomède 1 en 264 avant J.-C. Annibal y mourut (183 ap. J.-C.). L'historien Arrien y naquit (90 ap. J.-C.). Dioclétien et Constantin y résidèrent.

Présence des personnages parlants par scène dans NICOMÈDE de CORNEILLE, Pierre (1651)

Cliquez sur les entêtes de colonnes pour effectuer des tris.

Présence des personnages par scène	acte 1, sc 01	acte 1, sc 02	acte 1, sc 03	acte 1, sc 04	acte 1, sc 05	acte 2, sc 01	acte 2, sc 02	acte 2, sc 03	acte 2, sc 04	acte 2, sc 05	acte 3, sc 01	acte 3, sc 02	acte 3, sc 03	acte 3, sc 04	acte 3, sc 05	acte 3, sc 06	acte 3, sc 07	acte 3, sc 08	acte 4, sc 01	acte 4, sc 02	acte 4, sc 03	acte 4, sc 04	acte 4, sc 05	acte 4, sc 06	acte 5, sc 01	acte 5, sc 02	acte 5, sc 03	acte 5, sc 04	acte 5, sc 05	acte 5, sc 06	acte 5, sc 07	acte 5, sc 08	acte 5, sc 09	Total	
LAODICE																																		10	
NICOMÈDE																																			13
ATTALE																																			13
ARSINOÉ																																			15
CLÉONE																																			2
PRUSIAS																																			13
ARASPE																																			3
FLAMINIUS																																			11

Document issu du site Théâtre classique.

Résumé

ACTE I^{er}. - Nicomède, fils aîné du roi de Bithynie, a quitté l'armée pour échapper aux assassins qu'y aposte la reine Arsinoé, sa belle-mère; et il retrouve la reine d'Arménie, Laodice, qu'il aime et dont il est aimé. **Arsinoé espère que Nicomède se perdra en bravant Rome dans la personne de l'ambassadeur Flaminius.** Ainsi le trône resterait libre pour Attale, fils du roi Prusias et d'Arsinoé.

ACTE II. - Prusias, irrité du retour de Nicomède, tend un piège à son fils en le chargeant de recevoir Flaminius qui vient demander une couronne pour Attale, élevé par le sénat romain. Pour répondre à l'indignation insultante du jeune homme, Flaminius déclare qu'Attale, épousant Laodice, obtiendra légitimement la couronne d'Arménie. Prusias et lui se décident donc à négocier auprès de la jeune reine.

ACTE III. - Laodice repousse successivement Prusias, Flaminius et Attale, tandis que Nicomède dénonce au roi les intrigues d'Arsinoé. La haine de la belle-mère et du beau-fils éclate devant Prusias, qui les a convoqués.

ACTE IV. - Incertain entre son fils et sa femme, Prusias propose à Nicomède de choisir entre Laodice et le trône. Nicomède refusant de choisir, Prusias le promet en otage à Flaminius et déclare Attale seul héritier de ses couronnes. Mais Attale aime aussi Laodice; et Flaminius lui interdisant de songer encore à ce mariage qui unirait deux royaumes et par là mécontenterait Rome, Attale comprend soudain le jeu romain et se résout à sauver son frère.

ACTE V. - Le peuple s'est soulevé en faveur de Nicomède, que Flaminius se prépare alors à enlever. Attale feint de le suivre, mais c'est pour mieux favoriser l'évasion de Nicomède. Celui-ci calme l'insurrection, rentre au palais et dépose ses respects aux pieds des deux souverains.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209
CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Nicomède

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

PREMIÈRE SÉRIE D'EXTRAITS

Pour 5 voix lectrices

Voix 1 : Laodice

Voix 2 : Attale

Voix 3 : Nicomède

Voix 4 : Arsinoé

Voix 5 : Cléone

ACTE I

Scène 2

Laodice, Attale, Nicomède

(...)

LAODICE

Je m'en doutais, Seigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma personne ;
225 Mais telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;
Et s'il était ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE

Que ne puis-je l'y voir ! Mon courage amoureux...

NICOMÈDE

230 Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur : s'il les savait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE

Insolent ! Est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMÈDE

Je ne sais de nous deux, Seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE

235 Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage ?

NICOMÈDE

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE

Ah ! Madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE

240 Consultez-en, Seigneur, la reine votre mère ;
Elle entre.

SCÈNE III.

Nicomède, Arsinoé, Laodice, Attale, Cléone.

NICOMÈDE

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ

Seigneur, vous êtes donc ici ?

NICOMÈDE

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ

Métrobate ! Ah ! Le traître !

NICOMÈDE

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

ARSINOÉ

Mais qui cause, Seigneur, ce retour surprenant ?
Et votre armée ?

NICOMÈDE

Elle est sous un bon lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains ;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ

C'est ce qui vous amène ?

NICOMÈDE

Oui, madame ; et j'espère

Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÈDE

260 Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce ?

ARSINOÉ

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

NICOMÈDE

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE

265 Ah ! Seigneur, excusez si vous connaissant mal...

NICOMÈDE

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,

Ne vous départez point d'une si noble audace ;

Mais comme à son secours je n'amène que moi,

270 Ne la menacez plus de Rome ni du roi :

Je la défendrai seul, attaquez-la de même,

Avec tous les respects qu'on doit au diadème.

Je veux bien mettre à part, avec le nom d'ainé,

Le rang de votre maître où je suis destiné ;
275 Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu : pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

Arsinoé, Attale, Cléone.

ARSINOÉ

Quoi ? Tu faisais excuse à qui m'osait braver !

ATTALE

Que ne peut point, madame, une telle surprise ?
280 Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ

Tu l'entends mal, Attale : il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
Dedans mon cabinet amène-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ

Va, n'appréhende rien,
Et pour avancer tout, hâte cet entretien.

SCÈNE V.

Arsinoé, Cléone.

CLÉONE

Vous lui cachez, Madame, un dessein qui le touche !

ARSINOÉ

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
290 De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

DEUXIÈME SÉRIE D'EXTRAITS

Pour 6 voix lectrices

Voix 1 : Prusias

Voix 2 : Araspe

Voix 3 : Prusias 2 (scène 2 →)

Voix 4 : Flaminius

Voix 5 : Nicomède

Voix 6 : Nicomède 2 (v. 637 →)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Prusias, Araspe.

PRUSIAS

365 Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomède

Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;

Mais tout autre que lui devrait être suspect :

370 Un retour si soudain manque un peu de respect,

Et donne lieu d'entrer en quelque défiance

Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS

Je ne les vois que trop, et sa témérité

N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :

375 Il n'en veut plus dépendre et croit que ses conquêtes

Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ;

Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir

Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

(...)

PRUSIAS

Si je n'étais bon père, il serait criminel :

Il doit son innocence à l'amour paternel ;

C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,

Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie,

405 Car je dois craindre enfin que sa haute vertu

Contre l'ambition n'ait en vain combattu,

Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.

Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père ;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner ;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,
La nature est aveugle, et la vertu muette.
Te le dirai-je, Araspe ? Il m'a trop bien servi ;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche ;
420 Et sa seule présence est un secret reproche :
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;
Et que si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
425 J'en rougis dans mon âme ; et ma confusion,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
La règle de la vraie et saine politique.
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encore qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :
(...)

Il vient.

SCÈNE II.

Prusias, Nicomède, Araspe.

PRUSIAS (*voix 3*)

Vous voilà, Prince ! Et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, Seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements,

Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon père et mon roi
470 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remerciements ;
475 Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général ;
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
480 Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un désir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
(...)

PRUSIAS

Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui :
495 L'ambassadeur romain me demande audience ;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;
Vous l'écouteriez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi ;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
500 Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
L'intérêt de l'état vous doit seul regarder.
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute ;
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
(...)
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiraient sur votre propre exemple :
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux

Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE

515 J'obéirai, Seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses états,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :
520 De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie :
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;
530 Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCÈNE III.

Prusias, Nicomède, Flaminius, Araspe.

FLAMINIUS

Sur le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
Que je vous fasse encore pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;
Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris
535 Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture,
540 Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.

Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS

545 Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, Seigneur, le prince son aîné,
550 Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encore d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS

555 C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état ?
Vivez, réglez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,
560 Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS

Ah ! Ne me brouillez point avec la république :

565 Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,

570 C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;

575 Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.

On me croit son disciple, et je le tiens à gloire ;

580 Et quand Flaminius attaque sa mémoire,

Il doit savoir qu'un jour il me fera raison

D'avoir réduit mon maître au secours du poison,

Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme

Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS

Ah ! C'est trop m'outrager !

NICOMÈDE

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS

Et vous, ne cherchez point à former de discords :

Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE

Eh bien ! S'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu ;

590 Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,

C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,

Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi ;

Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.

595 Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,

S'il a cette vertu, cette valeur insigne :

Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;

Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;

Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
600 Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire :
Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;
605 Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Les restes de l'Asie à nos côtés rangée,
Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS

610 Rome prend tout ce reste en sa protection ;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE

J'ignore sur ce point les volontés du roi ;
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,
615 Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
Et si Flaminius en est le capitaine,
620 Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.
625 Je ne sais point répondre autrement pour un roi
À qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE

Quoi ? Je verrai, Seigneur, qu'on borne vos états,
630 Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace !
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS

635 Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge ;
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE (*voix 6*)

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,
640 Avec une vertu qui fût imaginaire
(car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite) ;
645 Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisserait la Bithynie entière,
Telle que de tout temps l'aîné la tient d'un père,
Et s'empresserait moins à le faire régner,
650 Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner.
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser ; et dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !
655 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Grâces aux immortels, l'effort de mon courage
660 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, et promptement ;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS

665 À ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père :
Il n'est que gardien de leur illustre prix,
670 Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes, je vous croyais un peu plus généreux :
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
675 Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne voulait point régner sur les murs de Carthage ;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure :
680 Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
Elles vous déferaient de ces belles pensées :
685 Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE

Le temps pourra donner quelque décision
690 Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS

Cependant, si vous trouvez des charmes
À pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point ; mais comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
695 Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre coeur déjà vous dévorez :
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
700 Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,

Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;
Et puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
705 Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.
La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur ; l'occasion ne peut être plus belle :
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
710 Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissée
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y répons qu'un mot, étant sans intérêt.
Traitez cette princesse en reine comme elle est :
715 Ne touchez point en elle aux droits du diadème,
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois ;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS

720 N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose ?

NICOMÈDE

Non, Seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS

Contre elle, dans ma cour, que peut votre insolence ?

NICOMÈDE

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
725 Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
À traiter Laodice en reine comme elle est :
c'est moi qui vous en prie.

TROISIÈME SÉRIE D'EXTRAITS

Pour 4 voix lectrices

Voix 1 : Nicomède

Voix 2 : Flaminius

Voix 3 : Laodice (scène 4 →)

Voix 4 : Attale (scène 5 →)

ACTE III

Scène III

(...)

Nicomède, Flaminius

NICOMÈDE

Sachez donc que je ne vous prends plus

950 Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius ;

Et si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être

Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.

Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :

S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS

955 Il me fera justice, encore qu'il soit bon père,

Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMÈDE

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS

Les effets répondront. Prince, pensez à vous.

SCÈNE IV.

Nicomède, Laodice.

NICOMÈDE

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

Ma générosité cède enfin à sa haine :

Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas

Les infâmes projets de ses assassinats ;

Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.

J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate ;

Et comme leur rapport a de quoi l'étonner,

Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE

Je ne sais pas, Seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
970 Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
À la faire passer pour un ressentiment ;
975 Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte et couvre sa faiblesse.

LAODICE

Les mystères de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
980 Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre ;
Rome ne songeait point à troubler notre amour :
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour ;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,
Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue et m'y jette un ombrage.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome ; et pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un oeil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.
Voyez quel contre-temps Attale prend ici !
Qui l'appelle avec nous ? Quel projet ? Quel souci ?
995 Je conçois mal, Seigneur, ce qu'il faut que j'en pense ;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCÈNE V.

Nicomède, Attale, Laodice.

ATTALE

Madame, un si doux entretien

N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même :
Il connaît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

Nicomède, Attale.

ATTALE

Puisque c'est la chasser, Seigneur, je me retire.

NICOMÈDE

Non, non ; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire,
1005 Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné ;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avais prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point surtout dans vos desseins
Ni le secours du roi, ni celui des Romains.
Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal :
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse ;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
1020 Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux :
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire ;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus, et vos fameux exploits ;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger

1030 Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMÈDE

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

QUATRIÈME SÉRIE D'EXTRAITS

Pour 5 voix lectrices

Voix 1 : Prusias

Voix 2 : Arsinoé

Voix 3 : Nicomède

Voix 4 : Nicomède 2 (V. 1203 →)

Voix 5 : Arsinoé (à la suite)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Prusias, Arsinoé, Araspe.

PRUSIAS

Faites venir le prince, Araspe. Et vous, madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.
1125 Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?
Douté-je de son crime ou de votre innocence ?
Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
1130 Par quelque impression ébranle mon esprit ?

ARSINOÉ

Ah ! Seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?
1135 Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants ?
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui sachant une fois qu'on m'a calomniée,

1140 Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous, et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS

1145 Ah ! C'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

SCÈNE II.

Prusias, Arsinoé, Nicomède, Araspe, Gardes.

ARSINOÉ

Grâce, grâce, Seigneur, à notre unique appui !
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grâce...

NICOMÈDE

De quoi, madame ? Est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie ?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
1160 S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes :
Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,
Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
1165 C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et vivant sans remords marche sans défiance.

ARSINOÉ

Je m'en dédis, Seigneur : il n'est point criminel.

S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
1175 Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique ;
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité :
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
1180 Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ;
De cette seule main part tout ce qui le blesse ;
Et pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
1185 S'il a tâché, Seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter ;
1190 Car enfin, hors de là, que peut-il m'imputer ?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
1195 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?
Vous le savez, Seigneur, et pour reconnaissance,
1200 Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous ;
Mais tout est excusable en un amant jaloux :
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS

Ingrat ! Que peux-tu dire ?

NICOMÈDE (*voix 4*)°

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.

1205 Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,

Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale ;
Que par mon propre bras elle amassait pour lui,
1210 Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui :
Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,
J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée ;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux ;
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.

Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.

Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
Tous deux l'ont accusée ; et s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
Après s'être joués d'une personne auguste.

L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang :
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire ;
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
À la légèreté d'un esprit déloyal.

L'exemple est dangereux et hasarde nos vies,
S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ (*voix 5*)

Quoi ? Seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt,
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre :
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE

M'en purger ! Moi, Seigneur ! Vous ne le croyez pas !

Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie,
C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,
S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.
1255 La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,
Et c'est là proprement le partage des femmes.
Punissez donc, Seigneur, Métrobate et Zénon ;
Pour la reine ou pour moi, faites-vous-en raison.
À ce dernier moment la conscience presse ;
1260 Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse ;
Et ces esprits légers, approchant des abois,
Pourraient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ
Seigneur...

NICOMÈDE

Parlez, madame, et dites quelle cause
À leur juste supplice obstinément s'oppose ;
1265 Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

ARSINOÉ

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle :
Quand je le justifie, il me fait criminelle ;
Mais sans doute, Seigneur, ma présence l'aigrit,
1270 Et mon éloignement remettra son esprit ;
Il rendra quelque calme à son coeur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection,
1275 Ni que pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale ;
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,

C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
1280 Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS

Ah ! Madame.

ARSINOÉ

Oui, Seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clora ma destinée ;
1285 Et puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui ? Que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
1290 Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux ;
1295 Et n'appréhendez point Rome ni sa vengeance ;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
1300 Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
1305 Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

Un dénouement riche en rebondissements

ACTE V

(...)

SCÈNE IV.

Prusias, Arsinoé, Flaminius, Attale, Cléone.

CLÉONE

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :

Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;

1565 Il commence lui-même à se faire raison,

Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :

Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;

Elle s'applaudira de cet illustre effet,

1570 Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS

Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,

Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite :

Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;

Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi :

1575 Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ;

Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;

Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,

Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCÈNE V.

Prusias, Arsinoé, Flaminius, Attale, Cléone, Araspe.

ARASPE

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;

1580 De moment en moment votre garde s'écoule ;

Et suivant les discours qu'ici même j'entends,

Le prince entre mes mains ne sera pas longtemps ;

Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS

Allons, allons le rendre,

Ce précieux objet d'une amitié si tendre.

1585 Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,

Qui las de m'obéir, en veut faire son roi ;

Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,

Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE

Ah ! Seigneur.

PRUSIAS

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :

1590 À qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE

Ah ! Seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage

Tout ce qui de plus près touche votre courage ;

Et j'ose dire ici que votre majesté

Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS

1595 Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,

Lui rendre Nicomède avec ma couronne :

Je n'ai point d'autre choix ; et s'il est le plus fort,

Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,

1600 Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?

Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?

C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :

Je dois m'en souvenir, quand son père l'oublie.

C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;

1605 J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.

Ma galère est au port toute prête à partir ;

Le palais y répond par la porte secrète :

Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;

Souffrez que mon départ fasse connaître à tous

1610 Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;

Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage

De voir à ses yeux même immoler son otage.

(...)

SCÈNE VI.

Arsinoé, Laodice, Cléone.

(...)

ARSINOÉ

Soulever des sujets contre leur souverain,

1670 Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,

Jusque dans le palais pousser leur insolence,

Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE

Nous nous entendons mal, madame ; et je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
1675 Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

ARSINOÉ

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal ?
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive ;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive ;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attende sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avais besoin de vous demander grâce !

LAODICE

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que quand il me plaira, vous serez ma victime.

(..)

ARSINOÉ

1700 Je la suis donc, madame ; et quoi qu'il en advienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.

1705 Mais avez-vous encore parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon ?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,

1710 Si las de voir le jour, que de vous obéir ?

Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ

1715 Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :

Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE

Ah ! Si je le croyais ! ...

ARSINOÉ

N'en doutez point, madame.

LAODICE

1720 Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :

Après le coup fatal de cette indignité,

Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage,

Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.

1725 J'irai jusque dans Rome en briser les liens,

Avec tous vos sujets, avec tous les miens ;

Aussi bien Annibal nommait une folie

De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.

Je veux qu'elle me voie au coeur de ses états

1730 Soutenir ma fureur d'un million de bras ;

Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?

Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,

Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE

1735 J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.

Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,

Que lui doit importer qui donne ici la loi,

Et qui règne pour lui des Romains ou de moi ?

Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VII.

Arsinoé, Laodice, Attale, Cléone.

ARSINOÉ

1740 Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE

Ah ! Madame.

ARSINOÉ

Parlez.

ATTALE

Tous les dieux irrités

Dans les derniers malheurs nous ont précipités.

Le prince est échappé.

LAODICE

Ne craignez plus, madame :

La générosité déjà rentre en mon âme.

ARSINOÉ

1745 Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE

Ne vous flattez point tant que de le présumer.

Le malheureux Araspe, avec sa faible escorte,

L'avait déjà conduit à cette fausse porte ;

L'ambassadeur de Rome était déjà passé,

1750 Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé

Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie, et sa suite,

De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.

Et ce prince...

ARSINOÉ

Ah ! Mon fils, qu'il est partout de traîtres !

Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !

Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

ATTALE

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.

Mais écoutez encore ce qui me désespère.

1760 J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ;

Il n'en était plus temps : ce monarque étonné

À ses frayeurs déjà s'était abandonné,

Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre

Ce Romain, dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE VIII.

Prusias, Flaminius, Arsinoé, Laodice, Attale, Cléone.

PRUSIAS

1765 Non, non ; nous revenons l'un et l'autre en ces lieux

Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ

Mourons, mourons, Seigneur, et dérobons nos vies

À l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;

N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux

De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

LAODICE

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connaître ; et puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
1775 Je le désavouerais, s'il n'était magnanime,
S'il manquait à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.
Mais le voici : voyez si je le connais mal.

SCÈNE IX.

Prusias, Nicomède, Arsinoé, Laodice, Flaminius, Attale, Cléone.

NICOMÈDE

Tout est calme, Seigneur : un moment de ma vue

1780 A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS

Quoi ? Me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle ?

NICOMÈDE

C'est un nom que je n'aurai jamais.

Je ne viens point ici montrer à votre haine

Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne :

1785 Je viens en bon sujet vous rendre le repos

Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.

Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :

Du grand art de régner elle suit la maxime ;

Et son ambassadeur ne fait que son devoir,

1790 Quand il veut entre nous partager le pouvoir.

Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne :

Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;

Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur

Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;

1795 Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,

Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez

Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.

Je sais par quels motifs vous m'êtes si contraire :

1800 Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;

Et je contribuerai moi-même à ce dessein,

Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.

Oui, l'Asie à mon bras offre encore des conquêtes ;

Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes :

1805 Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOË

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
1810 Veuille encore triompher jusque dedans mon coeur ?

Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;

Il est impatient lui-même de se rendre.

Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,

Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS

1815 Je me rends donc aussi, madame ; et je veux croire

Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.

Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,

Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;

1820 Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,

Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE

Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main ?

NICOMÈDE

Ah ! Laissez-moi toujours à cette digne marque

Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarche.

1825 Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,

C'est le libérateur d'un sang si précieux.

Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres :

Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.

Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état ?

ATTALE

1830 Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;

Pour la voir seule agir contre notre injustice,

Sans la préoccuper par ce faible service ;

Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,

Si j'eusse mal jugé de tout ce que je vois.

1835 Mais, madame...

ARSINOË

Il suffit : voilà le stratagème

Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

Et j'ai l'esprit, Seigneur, d'autant plus satisfait,

Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

NICOMÈDE

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse

1840 D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;

Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois

Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :

Nous vous la demandons hors de la servitude,

Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS

1845 C'est de quoi le sénat pourra délibérer ;

Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,

Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,

Telle que doit l'attendre un coeur si magnanime ;

Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,

1850 S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,

Préparons à demain de justes sacrifices ;

Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,

Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.